

Kerliver

L'école agricole féminine



KERLIVER
29460 HANVEC

WWW.KERLIVER.COM

Sommaire

-  **L'héritage des Dehaies de Montigny** **p3**

-  **L'école primaire agricole, les prémices d'un avenir prometteur** **p6**

-  **Kerliver, témoin des politiques nationales de l'instruction des femmes : des objectifs diversifiés** **p11**

-  **La vie à Kerliver : de 1880 au début du XXe siècle** **p17**

-  **Conclusion : Kerliver et la formation féminine aujourd'hui** **p24**

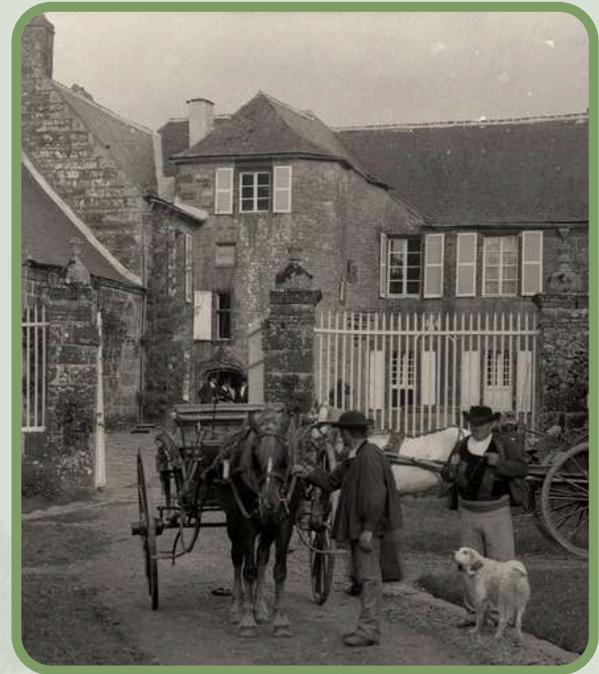
L'héritage des Dehaies de Montigny

Les frères Dehaies de Montigny

Lorsqu'il fut acquis par les deux frères Dehaies de Montigny au cours de l'année 1850, le manoir de Kerliver n'était pas destiné à la formation agricole féminine.

Originaires de Paris où ils ont passé toute leur vie au sein d'une famille de militaires de carrière, Emmanuel Ernest Dehaies de Montigny (1790-1879) et François Jules Dehaies de Montigny (1792-1874), occupaient respectivement les postes de colonel d'infanterie et d'intendant militaire. Ils étaient tous les deux décorés des titres de chevaliers de Saint Louis et de commandeurs de la Légion d'honneur.

Il est intéressant de se questionner sur leur volonté d'acquérir Kerliver, étant donné que le lien qui relie leur famille au domaine est distant. Les Dehaies de Montigny seraient de lointains cousins de la famille de Quélen, à qui a appartenu le manoir. À l'approche de la retraite, les frères décidèrent de s'y retirer, cherchant la quiétude au cœur de la campagne finistérienne.



Un legs très généreux mais à une condition.

Emmanuel Ernest, qui mourut cinq ans après François Jules, avait pris soin de consigner leurs dernières volontés dans son testament.

Leur souhait était qu'à leur décès, le manoir, ses étendues verdoyantes de 46 hectares et les paisibles bâtisses des fermes avoisinantes soient légués à la commune de Hanvec.

Mais une condition accompagnait ce généreux legs :

La municipalité devait s'engager à y établir une école primaire agricole. Les jeunes filles de la commune y bénéficieraient alors d'une instruction gratuite en adéquation avec la vie qu'elles étaient destinées à mener à la campagne.



Le testament stipulait que :

« Toutes les jeunes filles de la commune qui voudront entrer à Kerliver pourront y être admises sans distinction de position, si elles le méritent par leur bonne conduite. »

Tout cela présageait d'importants changements, puisqu'à cette époque, aucune école pour les filles n'existait à Hanvec.

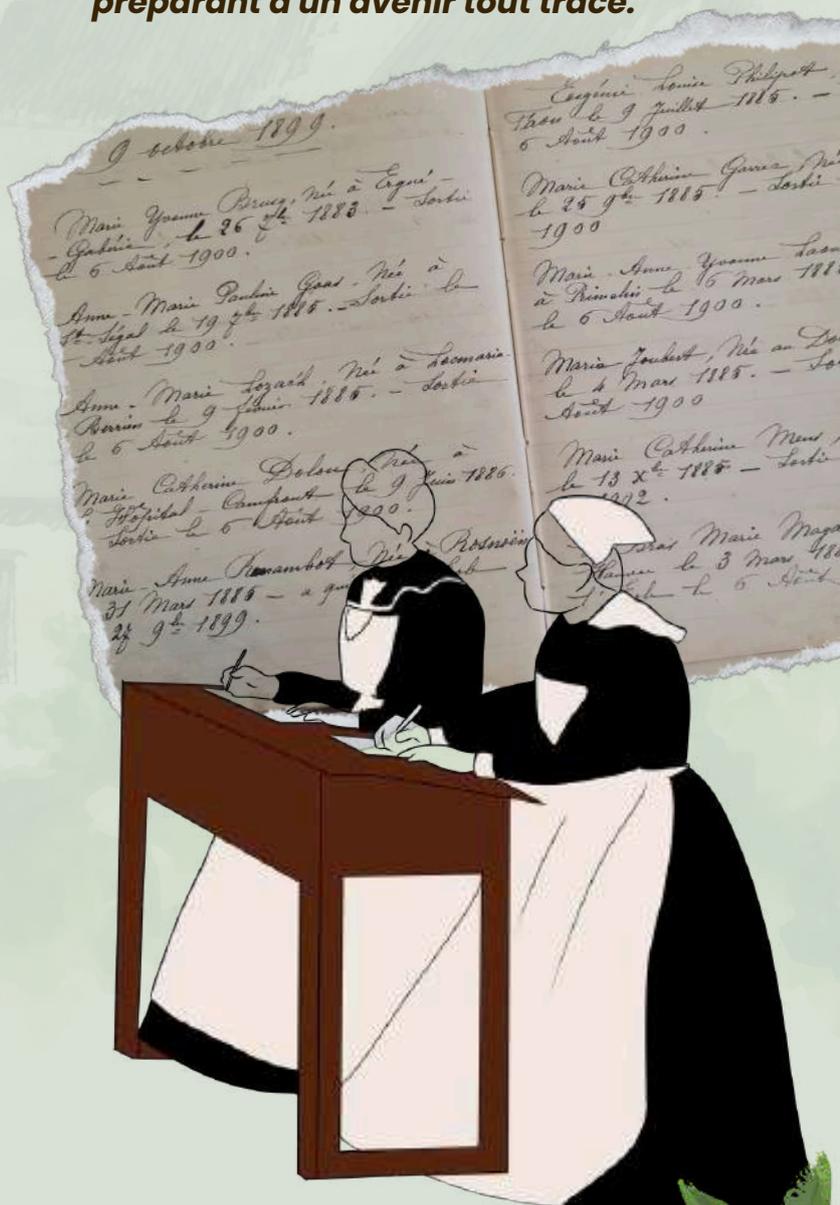
Mais la succession ne fut pas évidente à effectuer. Malgré le testament officiel en faveur de la commune, l'affaire est portée devant le Conseil municipal de Quimper en 1881, puis devant l'assistance publique de Paris. En cause, des oppositions émises par plusieurs membres éloignés de la famille Dehaies de Montigny. Une des prétentions les plus directes vient de Wladimir de Tournebu, dont la femme Lucie de Hainault de Cantelou était héritière des Dehaies de Montigny du côté maternel. Son décès en juillet 1880 fut vraisemblablement la raison de ces réclamations sans suite.

A partir de la levée des scellés le 5 avril 1880, la commune a dû assurer l'ouverture de l'école dans un délai de 6 mois.

Le 3 mars 1884, un établissement d'un genre nouveau ouvre enfin ses portes : « *L'institution Dehaies de Montigny* ».

Ainsi naît la première école féminine d'enseignement agricole en France. Au fil des années, l'établissement prospère et devant son succès grandissant, l'idée germe d'ouvrir ses portes aux jeunes filles des villages environnants.

“Les couloirs du manoir résonnent déjà des murmures des jeunes filles, sept en cette première année, qui franchissent le seuil dès l'âge de douze ans, prêtes à entamer trois ans d'études les préparant à un avenir tout tracé.”



**“Je désire qu’elles apprennent gratuitement tout ce qu’une femme de la campagne doit savoir [...] pour en faire de bonnes maîtresses de maison ou de bons domestiques de ferme”
— Testament des Dehaies de Montigny, 1874**



L'école primaire agricole, les prémices d'un avenir prometteur



De l'école agricole Dehaies de Montigny à l'école pratique de laiterie et de fromagerie.

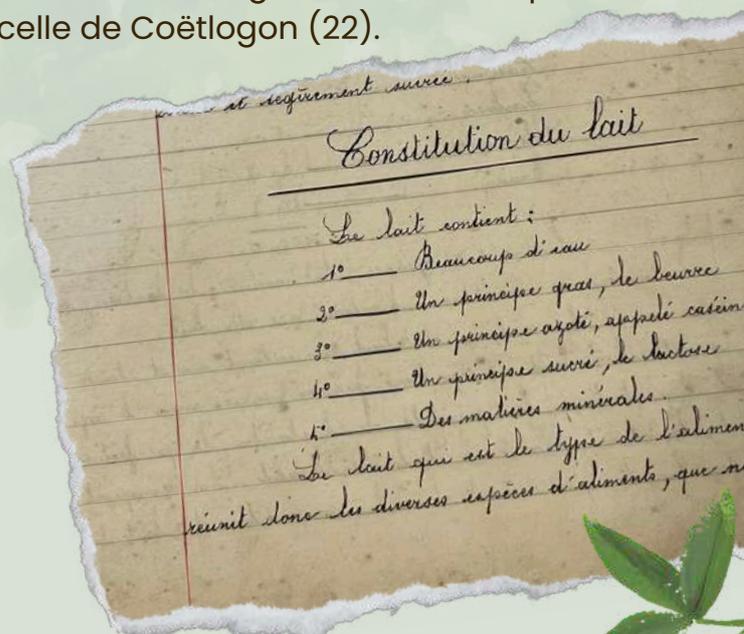
L'école primaire agricole des Dehaies de Montigny de Kerliver bénéficie dès les premières années d'une très bonne réputation au sein de la commune et d'une bonne situation financière.

Les recettes obtenues par les pensions, les bourses des élèves et les ventes de la ferme font émerger la possibilité d'étendre le recrutement aux villages voisins et de compléter l'instruction primaire par un enseignement technique de laiterie.

Le Conseil général du Finistère, lors d'une réunion du mois d'août 1887 approuve cette organisation à la condition qu'il n'en résulte aucune nouvelle charge pour les finances du département.

Ce souhait d'ouverture, porté par la commune de Hanvec est concrétisé par l'arrêté ministériel d'avril 1890 qui autorise une annexe à l'école agricole sous la forme d'une École pratique de laiterie et de fromagerie.

Les deux établissements désormais réunis prennent le nom de : **École Pratique de Laiterie de Kerliver**. L'école devient la première école nationale d'agriculture pour jeunes filles de Bretagne, secondée par celle de Coëtlogon (22).

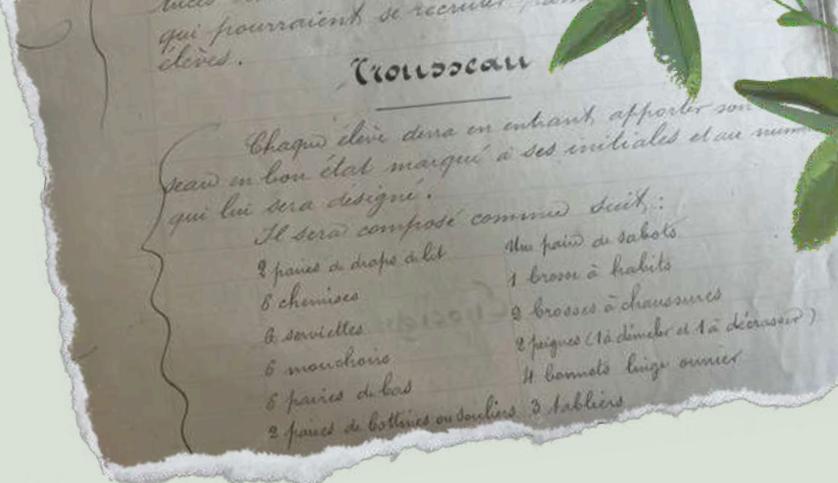


L'organisation de l'école

Le manoir de Kerliver et sa propriété forment le cœur des deux institutions. D'une part l'Institution Dehaies de Montigny, une école primaire agricole régie par la commune de Hanvec. Les élèves sont exclusivement originaires de Hanvec et le nombre d'admissions dépend des possibilités budgétaires de l'établissement.

D'autre part, l'École Pratique de Laiterie et de Fromagerie, créée en 1890. La juridiction ministérielle soulage la direction d'assurer les salaires du corps enseignant ainsi que les dix bourses disponibles (quatre bourses d'État destinées à des élèves externes à la commune et six bourses du département).

Dès 1890, douze places internes sont réservées à des élèves « étrangères » à Hanvec. Mais si l'École Pratique de Laiterie excelle en enseignement et en réputation, l'Institution Dehaies de Montigny est à la peine et entraîne le déficit des deux institutions dont les budgets sont réunis. Ce déficit n'est pas énorme et n'excède pas les 2 000 francs et sera comblé en 1921 par une vente d'arbres.



La cohabitation des deux institutions crée un cycle de formation sur trois ans, dont les deux premières années consistent à suivre des cours préparatoires pour les élèves originaires de la commune de Hanvec. La troisième année est quant à elle destinée à la pratique de la laiterie.

Les jeunes filles voulant intégrer l'école de laiterie doivent passer un examen d'entrée et sont ensuite admises dès l'âge de 14 ans, pour une période d'un an, avec le prix de la pension fixé à 400 francs.

Les cours commencent immédiatement après l'examen d'entrée qui se déroule le deuxième lundi d'octobre.

Une fois l'année scolaire entamée, les jeunes filles sont pensionnaires ou demi-pensionnaires de l'école qui leur offre l'opportunité d'une formation complète et immersive dans la gestion d'une ferme.

Chaque élève se doit d'apporter un trousseau complet ; ce dernier varie en fonction des demandes de l'école. Ainsi sabots et tabliers sont indispensables, de même qu'un bonnet de linge, gage d'une certaine uniformité. La diversité des origines des élèves s'exprime par le port des coiffes de leur pays.



Vivre à Kerliver : les élèves et les enseignements

Kerliver, tout comme la plupart des écoles agricoles, se développe entre des terres de culture et une forêt voisine.

Le manoir et ses nombreuses dépendances permettent une organisation de vie pour les jeunes filles ainsi que pour le corps enseignant.

Le manoir abrite plusieurs salles de classe, l'internat et ses chambres.

La laiterie se compose, quant à elle, de cinq pièces : deux pour la beurrerie, trois pour la fromagerie.

L'organisation des locaux ne permet pas plus d'admissions, ce qui est déploré plusieurs fois dès les premières années du XX^e siècle.

Il est également mis en avant que les élèves y entrent trop jeunes et le temps de formation y est trop restreint malgré la possibilité de suivre les cours de l'école Pratique de Laiterie et de Fromagerie.

La réputation de la formation laitière de l'école de Kerliver repose sur la double approche, à la fois moderne et novatrice de la pratique.

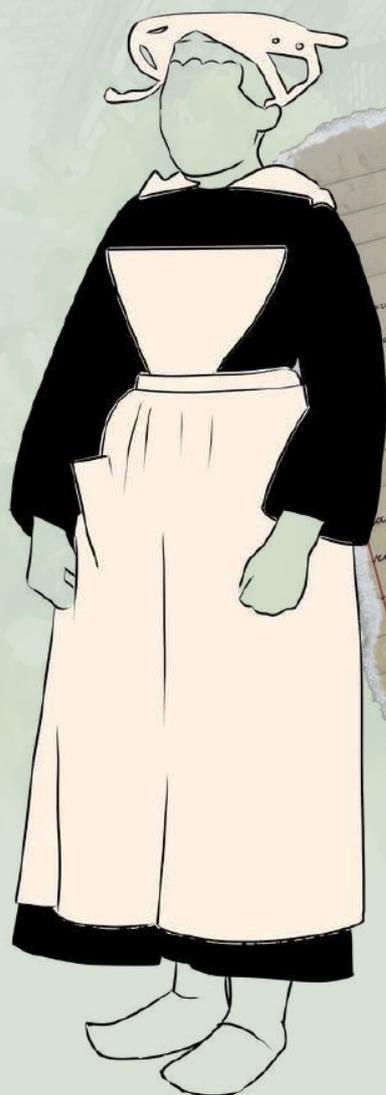
Les élèves apprennent d'abord à se servir du matériel ordinaire d'une ferme, et dans un second temps, des appareils traditionnels.

Cette disposition permet d'inculquer aux élèves l'importance du travail, de l'hygiène et de la pratique et ainsi de prendre conscience des avantages de l'emploi des nouveaux appareils.

Les enseignements sont répartis entre théorie et pratique :

Les cours théoriques qui portent sur l'économie domestique, l'agriculture, l'hygiène des animaux domestiques, la puériculture, l'hygiène de l'homme et premiers soins aux malades, complètent les matières abordées à l'école primaire (langue française, arithmétique, histoire et géographie de la France).

L'enseignement pratique comprend, quant à lui, l'art du traitement du lait, de l'écémage à la préparation du beurre et la fabrication des fromages.



En parallèle, les jeunes filles apprennent l'art de tenir une maison : couture, cuisine, blanchissage et repassage côtoient les soins à la basse-cour et l'entretien du jardin.

Le développement de l'institution implique une révision des enseignements avec une pluridisciplinarité de la formation. Dès le premier quart du XXe siècle, l'horticulture mais aussi des rudiments de médecine y sont enseignés.

L'école et sa renommée.



La renommée de l'école se révèle par deux aspects : ses classements aux différents concours régionaux et départementaux, mais également les nombreux compliments qu'elle obtient pour la qualité de sa formation.

La discipline de la laiterie se développe avec la variété des fromages produits lors des travaux des élèves de l'école. Le Brie, le Camembert, le Pont-L'évêque, le Void, le Port-Salut, le Hollande et quelques fromages frais reçoivent de nombreuses médailles dès septembre 1890. L'école de Kerliver se construit une très bonne réputation et son nom s'affirme dans les concours officiels jusqu'en 1905.

La présence des filles de Kerliver est un événement qui est attendu au sein des concours départementaux. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'elles obtiennent quelques lignes dans le journal *La Dépêche de Brest*. Ainsi le 21 juin 1893 lors du Concours régional agricole de Quimper :

« La température très élevée nuit beaucoup à la fabrication des produits de Kerliver, mais l'activité, la propreté, la bonne humeur des jeunes élèves intéressent grandement les visiteurs. »



Les directrices de Kerliver

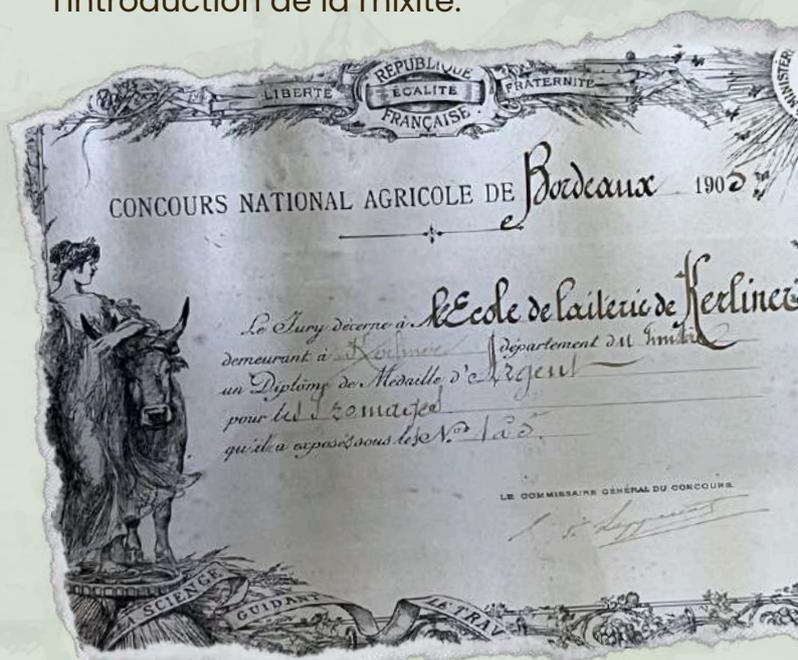
L'école et sa réputation évoluent ainsi autour des figures féminines qui la dirigent. Jamais, de tout le XXe siècle, un nom de directeur ne fut associé à l'école de Kerliver. Seules quatre femmes se succédèrent à ce poste.

Mademoiselle Antonie Couturier, en tant que première directrice de l'institution, met un point d'honneur dans la préparation des élèves à leur avenir de maîtresse de maison. Son autorité et sa rigueur, en plus de lui apporter la Légion d'honneur, assurent à l'école une organisation stricte et un bon fonctionnement.

C'est d'abord en tant que maîtresse-fromagère, que **Mademoiselle Bohan** intègre les institutions de Kerliver. Par la suite, elle assure l'enseignement du français et des mathématiques et finalement la direction de l'école lors de la Première Guerre mondiale.

La gestion des institutions de Kerliver est plus tard confiée à **Madame Bourhis**. Elle a pour mission de mener à bien la coordination de l'école sous l'Occupation.

Enfin, **Madame Suzanne de Rosière**, la dernière directrice du siècle, a commencé en tant qu'enseignante avant de faire prospérer l'école jusqu'à son centenaire, marqué par l'introduction de la mixité.



Kerliver, témoin des politiques nationales de l'instruction des femmes : des objectifs diversifiés



L'école pratique de Laiterie et de Fromagerie de Kerliver est l'une des rares écoles ménagères agricoles fixes à exister avant la loi du 2 août 1918 portant sur *"l'Organisation de l'Enseignement Professionnel Public de l'Agriculture"*. Cette loi est la première à traiter de la nécessité d'une instruction ménagère agricole pour les jeunes filles à échelle nationale, alors que plusieurs lois promulguées en 1848, 1852 et 1875 l'avaient déjà fait pour les enseignements agricoles masculins. Kerliver est d'autant plus unique qu'elle possède, en annexe, une petite exploitation agricole où l'apprentissage passe par des travaux pratiques.

Avant la loi de 1918, trois modes d'enseignement à destination des jeunes filles existent partout en France :

- Des écoles ménagères agricoles ambulantes dont les formations sont mobiles et durent entre 3 et 4 mois à raison de 2 jours par semaine
- Des écoles temporaires fixes qui ont le même principe de fonctionnement mais dans un emplacement fixe
- Des écoles volantes de formations courtes de 3 semaines seulement qui se déplacent de villages en villages.

Le développement de ces écoles est soutenu par le Ministère de l'Agriculture car, outre la lutte contre l'exode rural, ces enseignements sont aussi facteurs de progrès.



1880 à 1930 : la collaboratrice agricole et maîtresse de maison.

Entre 1880 et les années 1930, le discours affirmé dans ces écoles agricoles est axé sur les compétences que doit acquérir une femme de la campagne pour devenir une collaboratrice efficace de son mari. Elle doit être capable et avoir le goût de l'effort.

« La femme devra être mère avant tout, avant d'être une femme, à plus forte raison avant d'être homme et de faire un métier d'homme »

déclare ainsi l'ancien ministre de l'agriculture (1915 – 1916), Jules Méline en 1919.

La réalité est cependant bien différente car de nombreuses femmes ont tenu les fermes pendant que les hommes étaient au front et certaines, devenues veuves, ont poursuivi cette tâche avec efficacité. Du reste, même si le rôle majeur des femmes est un temps valorisé, la société n'est pas encore prête à reconnaître l'égalité des sexes.

Mais l'objectif est aussi de préparer la femme à son rôle principal : être mère de famille et collaboratrice de son mari ce qui est mis en avant après la première Guerre Mondiale car la France manque de main d'œuvre dans tous les domaines.



1930 – 1940 : la mère de famille attachée à sa terre.

La loi du 5 juillet 1941, votée durant l'occupation, ferme les écoles ménagères agricoles fixes car la formation y est jugée trop générale. Seules les écoles temporaires fixes et ambulantes sont conservées. Toutefois, l'école de Kerliver fait exception, comme en témoignent les archives, pour des raisons encore inconnues aujourd'hui.

Malgré une réforme du programme des écoles ménagères en 1943, les objectifs restent similaires et sont renforcés pendant cette période, le régime de Vichy valorisant fortement la famille, l'attachement au territoire et au travail comme piliers de la société et de la patrie.

A partir des années 1960 : la femme d'intérieur cultivée

La fin des années 50 et le début des années 60 voient une évolution des programmes communs nationaux. Dans celui de 1958, on réduit encore la part des femmes dans les tâches agricoles. En effet, ces travaux sont considérés comme dévalorisants et inadaptés pour elles. Si elles doivent les réaliser malgré tout, il ne s'agit que d'une simple extension des activités domestiques. Majoritairement de cycle court, les cursus sont donc victimes d'une réduction dans leurs enseignements agricoles.

Les enseignements ne se concentrent que sur quelques connaissances clefs, éventuellement utiles pour des femmes qui seraient amenées à diriger quelques employés. Cependant, par cet enseignement plus général, elles prennent davantage de responsabilités dans l'administration du domaine, comme en témoignent les cours de comptabilité par exemple.

Dans l'ensemble, les enseignements permettent d'améliorer la qualité de vie du foyer : hygiène, puériculture mais également arithmétique, français voire poésie dans le cas de Kerliver ! Le statut de la femme à la campagne évolue vers l'image de la paysanne instruite et cultivée.



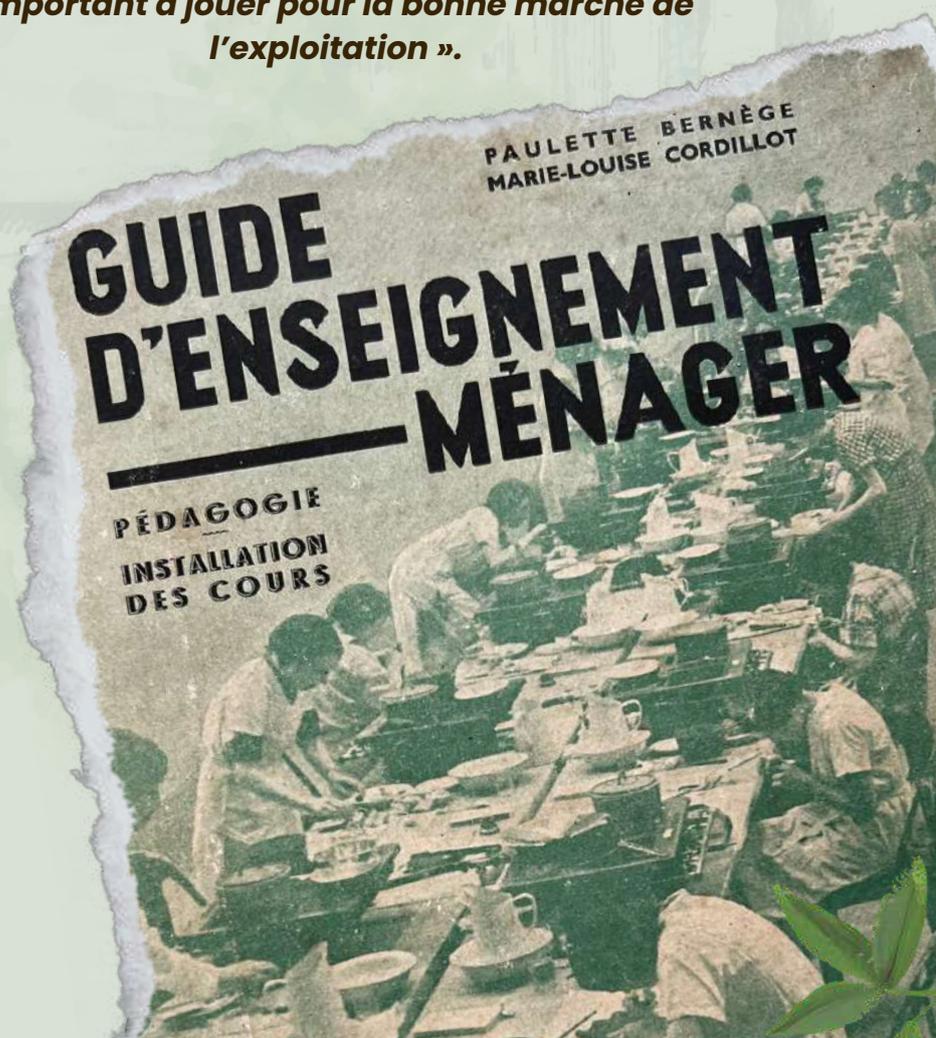
La loi du 2 août 1960 : un pas vers l'égalité.

Un pas vers l'égalité est réalisé grâce à la loi du 2 août 1960 qui permet aux femmes d'avoir accès au même niveau d'éducation que les hommes dans le domaine agricole. Elles peuvent ainsi accéder à des formations préparant à des emplois de bureau ou para-agricoles (gestion et économie agricole par exemple), en plus des diplômes en lien avec les enseignements ménagers. Cependant, les enseignements typiquement «féminins» tels que les formations d'ordre ménager (économie familiale et agriculture) ou d'aide de laboratoire sont conservés.

A contre-courant des programmes nationaux des écoles ménagères agricoles (qui n'étaient d'ailleurs pas toujours suivis à la lettre, Kerliver en est un exemple), des voix commencent à s'élever.

La «*Révolution silencieuse*» de certaines jeunes agricultrices qui souhaitent plus de reconnaissance du travail féminin agricole s'exprime. Voici un extrait de l'article de la revue de l'ALC : Agir pour le Lien social et la Citoyenneté en 1960 rapporte le témoignage de Françoise Marseault, nouvelle responsable des jeunes agricultrices du département du Loir-et-Cher :

« Il faut donc revaloriser le métier de fermière, et c'est en mettant chaque femme à sa vraie place que nous y arriverons. Je ne veux pas dire par là que la femme exploitante doit se confiner dans son intérieur, non, elle a, au contraire, un rôle très important à jouer pour la bonne marche de l'exploitation ».



Une ligne conductrice : de la lutte contre l'exode rural féminin à la valorisation du travail non agricole.

Un enjeu essentiel suivi par tous les enseignements d'écoles ménagères agricoles de 1880 jusqu'au début des années 1960, est la lutte contre l'exode rural, majoritairement féminin. Dès 1906, L. Henry professeur à l'École nationale d'horticulture de Versailles écrivait :

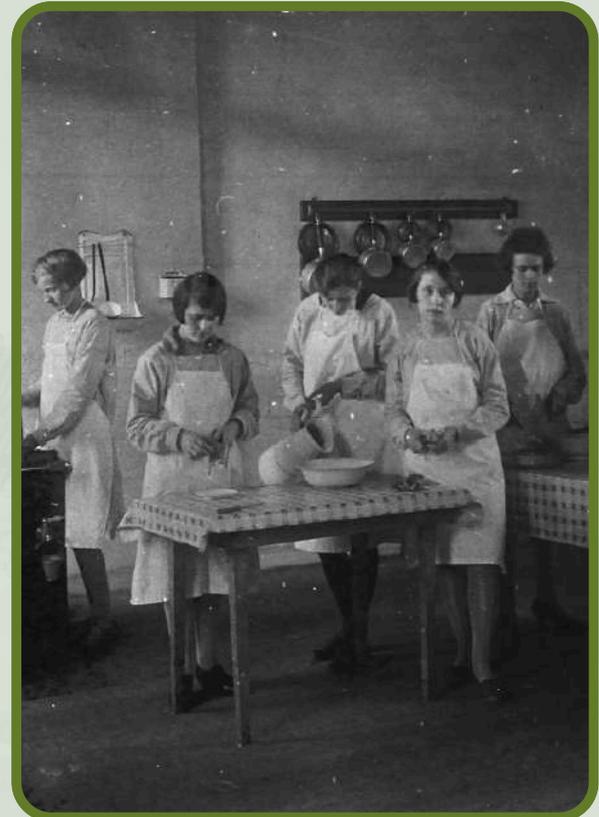
« [...] la jeune fille demeure à la campagne ou cherche à la fuir : plus tard, elle y retiendra son mari et ses enfants ou bien elle les éloignera au profit de la ville, de l'atelier, de l'usine. ».

Ainsi outre les enseignements qui permettent aux femmes (et à leurs maris) de s'épanouir à la campagne, certains dévalorisent et discréditent aussi la ville ; on effraie même les familles, en décrivant de terribles conditions de vie : la ménagère des villes s'étirole et s'anémie souvent dans un logement étroit, obscur et malsain où les maladies guettent sa famille, [...] où un travail trop pénible épuise ses forces et ruine sa santé.

En parallèle, il y a valorisation, on pourrait même parler d'idéalisation, de la vie à la campagne :

« l'air pur de la campagne, [...] la joie, la liberté et l'indépendance qui sont les plus heureux des biens ».

A contrario, dès la fin des années 1950 et surtout avec la réforme de 1962, on assiste à un renversement total de la politique nationale agricole qui entraîne des changements dans les enseignements des écoles ménagères agricoles.



Avec ces volontés d'industrialisation, de mécanisation sur les terres et d'agrandissement des exploitations, on souhaite avoir moins de personnes sur de plus grandes terres.

L'exode rural est alors souhaité et encouragé. Les jeunes filles sont donc incitées à quitter la campagne pour la ville, qui est valorisée, et à trouver des emplois non agricoles. Les cours sont toujours plus généralistes et les enseignements agricoles disparaissent des programmes.

Un enseignement féminin mais destiné à une « élite agricole ».

Il est important de retenir que les évolutions décrites ci-dessus ne concernent pas toutes les femmes du milieu agricole.

Peu nombreuses étaient les exploitations suffisamment riches pour se permettre de faire l'économie du travail de la fille/femme en la laissant aller à l'école ménagère agricole ou s'occuper de tâches uniquement domestiques grâce à l'emploi de commis, journaliers et servantes. La formation des jeunes, filles et garçons, se faisait directement à l'exploitation par la famille, il n'était donc pas utile qu'ils aient un autre mode de formation.

C'est pourquoi les écoles ménagères agricoles féminines se destinaient, dans la majorité des cas, aux filles de moyennes et grandes exploitations pour qu'elles deviennent ces femmes au foyer cultivées dont parlent les manuels. Ainsi même si des élèves plus modestes ont été présentes dans ces écoles, via des bourses comme à Kerliver, il y a une distinction à faire entre la vision idéalisée des femmes dans les enseignements, les élèves et la réalité des agricultrices dans les exploitations.

Nouveaux horizons

Pour finir, l'enseignement féminin, même s'il est fortement politisé et en décalage avec les programmes masculins, a accompagné la marche vers l'égalité. Les femmes ont pu gagner en autonomie et en indépendance via des cours diversifiés tels que ceux liés à l'administration ou à la comptabilité par exemple, mais aussi grâce à leurs nouvelles connaissances et compétences (agricole, alimentaire, hygiénique, en puériculture).

Ainsi ces enseignements, suivis jusqu'au secondaire, ont permis à quelques-unes d'élargir leurs horizons professionnels, en devenant enseignantes, par exemple. Pour finir, cet idéal de « la femme paysanne au foyer », surtout après les années 1960, a été profitable à certaines en limitant les double-journées (agricole et domestique) mais les a aussi enfermées dans une dépendance vis-à-vis de leurs maris.



La vie à Kerliver : de 1880 au début du XXe siècle



Mutations éducatives : l'évolution du quotidien à Kerliver.

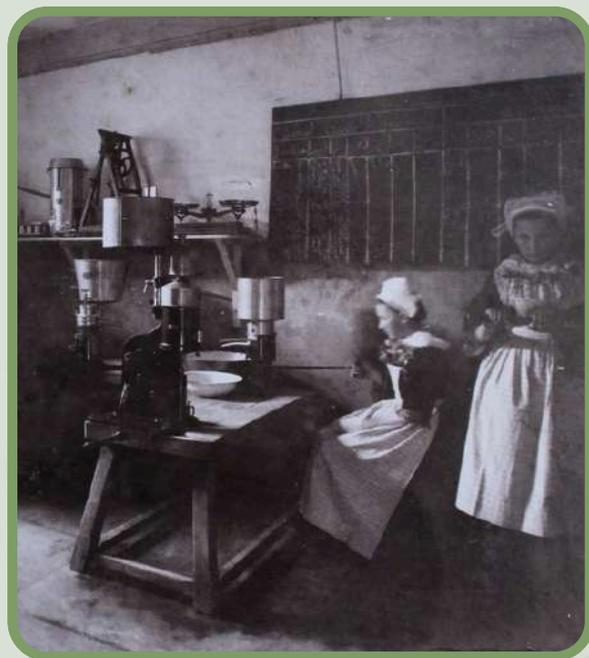
Les archives, bien que dispersées, font revivre Kerliver et ses élèves à travers registres, articles de journaux et cahiers qui furent conservés.

Ce sont par ces écrits narrants l'environnement géographique et scolaire dans lequel ces jeunes filles séjournent, que l'évolution et les mutations de l'école émergent au sein du quotidien de l'école et des murs du manoir. Le premier changement qui s'opère au sein de l'Institution est la décision du Conseil général du Finistère de faire de l'école primaire agricole des Deshaies de Montigny une école dédiée à la pratique de laiterie et de fromagerie pour jeunes filles.

Cette mutation qui a lieu entre 1887 et 1890, bien que facilement identifiable dans les archives, n'est pas des plus évidentes à analyser. Mais plusieurs modifications sont repérables au sein des règlements de ces années transitoires.

Le règlement de «*l'Établissement Agricole de Montigny*», rédigé en 1886 et appliqué à la rentrée 1887, montre les caractéristiques d'une école primaire agricole avec une priorité pour l'enseignement de la langue française qui est d'ailleurs la seule langue autorisée.

Le français, l'arithmétique et l'histoire-géographie de la France forment le noyau de l'enseignement théorique, complété par des notions de comptabilité « simples » ainsi que des éléments usuels des sciences physiques et naturelles tels que l'hygiène humaine et des animaux domestiques. Une dernière matière théorique s'ajoute à ce programme, apportant des notions générales en agriculture, horticulture et apiculture. En ce qui concerne l'enseignement pratique, l'agriculture, s'efface au profit des matières ménagères. Les travaux de l'aiguille, la tenue du ménage et la cuisine côtoient la laiterie, les soins aux animaux ainsi que les devoirs de blanchisserie. Cette formation destinée à préparer les jeunes filles de la commune de Hanvec à la vie de maîtresse de maison ou de ferme, se concentre majoritairement sur des enseignements théoriques agricoles en faveur de l'éducation de la ménagère.



L'ouverture de l'école de laiterie et de fromagerie se veut plus spécifique concernant les profils des élèves. Il est indiqué que les deux ans de formation sont destinés aux filles de cultivateurs et/ou aux futures fermières afin de « leur permettre de collaborer à la bonne conduite d'une exploitation rurale. ». Les enseignements scolaires sont relégués à l'arrière-plan au profit de la technologie laitière.

Dès le premier quart du XXe siècle, l'école de laiterie et de fromagerie prépare ses élèves au processus complet de la transformation du lait. Les jeunes filles sont également formées aux responsabilités agricoles avec des notions en aviculture par l'élevage de la poule, du lapin, du canard et de la pintade. L'enseignement y est très dense. L'apiculture, l'agriculture et le jardinage y sont abordés.

La maîtresse de maison
 Il ne suffit pas que la maîtresse
 sache bien travailler, il faut
 s'entendre à faire travailler les
 comman der
 Bien commander n'est pas aussi
 qui'on pourrait le croire. La part
 de celle qui donne des ordres,
 clairement. « Besogne bie
 besoin presque laite-

La première étape qui attend les futures élèves est l'examen d'admission à L'École pratique de Laiterie et de Fromagerie de Kerliver. Les sessions d'examen ont systématiquement lieu à l'école et sous la présidence d'un inspecteur de l'agriculture. Généralement un lundi, les jeunes filles sont testées sur deux exercices provenant des sujets donnés au certificat d'études primaires : une dictée et deux problèmes de mathématiques. A la suite des résultats et de l'étude des dossiers, c'est une quinzaine de nouvelles élèves environ qui rejoint les rangs de l'école.

En 1909, il existe ainsi trois matières agricoles : l'horticulture, la laiterie et la technologie laitière. Les deux dernières sont bien distinctes dans les relevés de notes : on peut supposer qu'il s'agit d'une matière concernant l'hygiène des pratiques de laiterie. L'enseignement ménager se déploie également sur trois matières : les travaux de couture, l'hygiène humaine ainsi que l'économie domestique.

La formation est complétée par trois enseignements généraux : la langue française, l'arithmétique et l'histoire-géographie. Au fil des années et des sessions d'examens, un équilibre quasiment parfait est constaté entre les enseignements prodigués par l'école. Les sujets sont très variés et oscillent entre les travaux agricoles, ménagers et les matières qu'on qualifierait aujourd'hui de générales. Tous ces enseignements permettent de constater qu'il est nécessaire que l'épouse de l'agriculteur ait des connaissances à la fois techniques, domestiques mais aussi une certaine culture générale.



À leur sortie de l'école, ces jeunes femmes sont capables de veiller à la culture fermière et maraîchère tout en y ayant appris la cuisine, la couture, le repassage, le ménage ainsi que l'hygiène animale, « de l'Homme » et quelques bases de médecine (notamment sur les maladies contagieuses et les premiers soins). Afin d'obtenir le certificat d'instruction laitière qui était délivré par le Ministère de l'Agriculture, les jeunes filles doivent réussir leurs examens de sortie, qui se déroulent au mois de juillet. Elles sont alors interrogées sur les différentes matières du programme.

Kerliver semble à cette époque donner de l'importance à l'éducation complète de ces jeunes filles destinées à devenir des épouses, certes, mais également des collaboratrices agricoles qui, si l'occasion se présente, seront parfaitement capables de veiller au bon fonctionnement de l'exploitation. La volonté des Dehaies de Montigny, qui était de faire du manoir un lieu de formation pour les jeunes filles de la commune, se singularise en fournissant une éducation pluridisciplinaire entre les préceptes du foyer et la gestion agricole.

L'Entre-deux guerres.



Le milieu rural sort mal en point du premier conflit mondial. Sur 5,4 millions de personnes vivant dans la ruralité, ce sont plus de 10% des hommes qui sont emportés par la guerre, la maladie ou la vieillesse. On compte alors plus de 128 000 veuves dans les campagnes. L'avenir des campagnes et des fermes est incertain dans tout le pays. Les mobilisations et les morts des pères, fils, neveux et gendres ont brisé les rapports intergénérationnels tout en appauvrissant les fermes et donc les héritages.

Les écoles agricoles féminines telles que celle de Kerliver servent ainsi les mêmes objectifs qu'à la fin du XIXe siècle, c'est-à-dire éviter l'exode rural. On constate un changement dans les matières étudiées par les élèves.

En effet, si les matières dites « scolaires » demeurent inchangées, on remarque rapidement une augmentation du nombre de matières agricoles, qui semblent supplanter les matières ménagères. À l'horticulture et la laiterie s'ajoutent l'aviculture, l'agriculture, l'hygiène des animaux et la comptabilité agricole et ménagère.



Le besoin crucial de main-d'œuvre après la Première Guerre mondiale peut expliquer l'augmentation de matières techniques purement agricoles. Les archives montrent que la comptabilité de l'école est effectuée en partie par les élèves, ce qui leur permet d'appliquer directement ce qu'elles apprennent. En effet, la meilleure chance des exploitations agricoles réside dans la jeunesse rurale afin de combler le manque salarial des fermes. Mais les jeunes paysans, face aux difficultés du partage et de l'appauvrissement des terres, sont attirés par les salaires urbains et par les journées de huit heures.



Les jeunes filles formées au sein des écoles agricoles sont alors une aubaine pour ces fermes en difficulté, au moins jusqu'aux années 1920 où la population agricole française se remet peu à peu des douleurs de la Grande Guerre. Les mariages de jeunes paysans sont en hausse dès 1920, et la femme reprend peu à peu le rôle que l'Etat souhaitait si ardemment pour elle : le rôle de mère, afin de repeupler la France.

Le statut de femme « patronne » et responsable d'exploitation lors de la Grande Guerre s'estompe et les femmes se cantonnent désormais au domaine qui leur est traditionnellement associé : soigner les lapins, les cochons, les veaux, entretenir la maison, s'occuper des enfants, vendre œufs et volailles au marché.

L'école de laiterie et de fromagerie de Kerliver renforce ses enseignements agricoles et répond parfaitement aux demandes et exigences que ces jeunes filles doivent remplir. Cette affirmation est confirmée par les statistiques du début du XXe siècle puisqu'entre 1906 et 1921, la population féminine travaillant dans l'agriculture s'accroît de 20 %, soit 600 000 femmes supplémentaires.

L'objectif de l'institution se dessine comme un plan de préparation de ses élèves afin de contrer, à son échelle, le dépeuplement des campagnes et ainsi sécuriser l'avenir de ces jeunes femmes au sein des exploitations. Une autre preuve de cet objectif s'inscrit dans la gérance de la ferme de l'école de Kerliver qui est laissée en partie aux soins des élèves, complétant la pluridisciplinarité de la formation.

La Seconde Guerre mondiale.

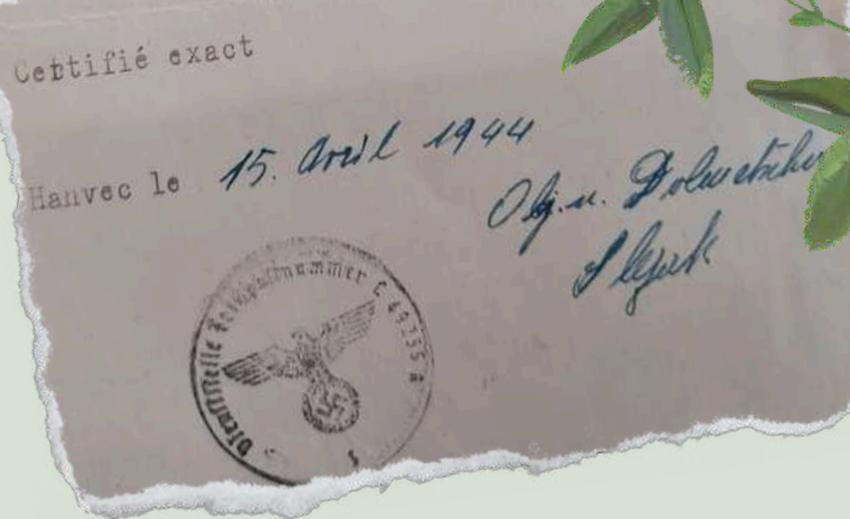
Peu de traces existent actuellement au sujet de l'enseignement des élèves de Kerliver sous le régime de Vichy. Selon certaines hypothèses, l'école aurait été réquisitionnée et occupée par les Allemands.

Néanmoins les relevés de comptes de l'école et un courrier de la Feldkommandantur, daté du 5 mars 1941, certifie que l'école ménagère n'est pas occupée à cette date. L'établissement et sa ferme continuent de fonctionner et seule une partie de la production est réquisitionnée tandis que certains produits sont tout simplement vendus.

La situation de l'école s'éclaire par ses registres des résultats aux examens d'entrée et de sortie de ces années. Les institutions de Kerliver continuent d'accueillir des élèves au moins jusqu'en 1944. L'absence d'archives d'élèves de cette époque ne nous permet pas de savoir quelles matières ont pu être enseignées sous le régime de Vichy à Kerliver.

Lait, œufs, carottes, choux et laitues, le livre de comptes révèle une activité tout à fait normale jusqu'au mois d'avril 1944.

Ce détail s'accompagne d'un nouvel événement. Le 8 avril 1944, les autorités allemandes réquisitionnent plusieurs locaux au sein de l'école Kerliver. L'état du mobilier existant du 8 avril 1944 mentionne la saisie du réfectoire des professeurs, de la cuisine, de la salle à manger ainsi que de plusieurs chambres et mobiliers.



L'Après-guerre.

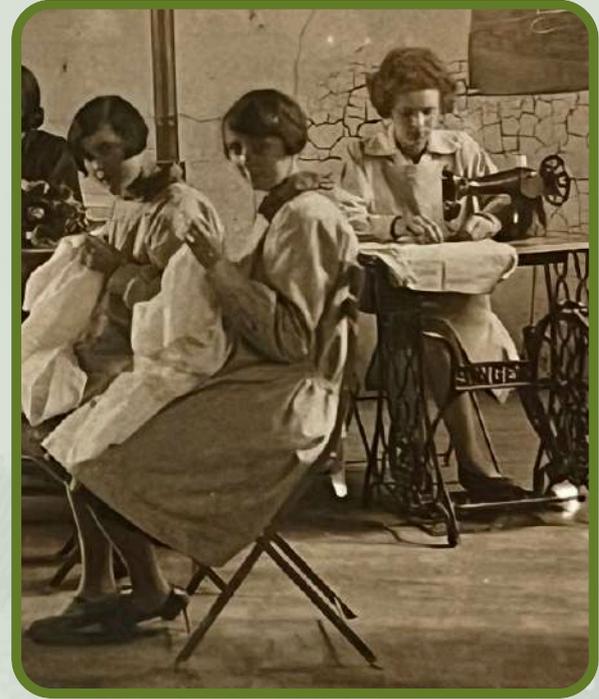
L'occupation allemande de Kerliver ne s'est pas éternisée, et il demeure impossible de déterminer si l'école a été fermée. En effet, les examens de sortie ont eu lieu le 13 juillet 1946, signifiant que l'année scolaire entre octobre 1945 et juillet 1946 avait bien eu lieu. En ce qui concerne l'année 1944, aucun document n'a pu confirmer l'existence d'un examen de sortie. Mais dès l'été 1946, l'école et le manoir de Kerliver multiplient leurs efforts en prenant en charge l'accueil d'une colonie de vacances brestoise. La Caisse de secours mutuels (aujourd'hui la Société de secours mutuel) qui est chargée de cette action, comble de remerciements la directrice de Kerliver pour avoir donné une chance de dépaysement à de nombreux enfants, loin des stigmates des bombardements et des ruines de la ville martyre de Brest.

L'après-guerre marque également le développement de l'industrialisation. En ce qui concerne l'éducation agricole des jeunes filles, de nouveaux objectifs sont mis en place par l'adaptation aux nouvelles techniques et matériels de ferme. Kerliver ne fait pas exception dans le choix des matières enseignées.

On constate en effet une réelle augmentation des matières domestiques et l'addition de la couture, du repassage et de la puériculture. Plus surprenant, on remarque l'ajout d'un enseignement général avec l'intégration de la poésie. Ces changements opérés à Kerliver veulent répondre à l'idéal de l'époque, celui de la paysanne instruite et cultivée.

Il est intéressant d'analyser les évolutions de ces enseignements à la lumière de ce qui était étudié dans les formations masculines. Parmi les élèves de Kerliver présentes dans les années 1950, **Thérèse Morvan (scolarisée de 1954 à 1957)**, étudie en parallèle de son frère Alfred, formé au domaine agricole, à l'école de Bréhoulou (29).

Dans les cahiers de ce dernier, présents dans le fonds d'archives de Kerliver, on constate qu'Alfred a disposé d'un enseignement agricole bien plus poussé que sa sœur. Parmi les matières enseignées, se trouvent ainsi la législation rurale, la défense des cultures, la géologie, l'histoire agricole, la biologie générale, l'arpentage et nivellement et les maths appliquées.



Non seulement l'enseignement masculin comporte un plus grand nombre de matières agricoles, mais également des matières complémentaires, telles que la législation rurale et la géologie.

Les trois ans de formation vécues par Thérèse Morvan ont laissé à l'école de Kerliver des cahiers d'une grande qualité.

Ses cahiers de coupes et ses patrons ont ainsi été mis à l'honneur au printemps 2022 par le coup de pinceau de l'artiste Guillaume Pellay lors de la réalisation d'une fresque à partir de plusieurs patrons de couture de l'ancienne élève.

Conclusion : Kerliver et la formation féminine aujourd'hui

La seconde moitié du XX^e siècle est une période charnière pour l'évolution de l'institution de Kerliver.

Dès 1969, l'école délaisse son ancienne appellation de «*Centre de Formation Professionnelle pour Jeunes Filles*» (CFPJF) et devient un «*Centre de Formation Professionnelle Agricole pour Jeunes*» (CFPAJ), tout en restant exclusivement féminine.

En 1982, l'école deviendra mixte. À cette époque, Kerliver est un petit établissement rattaché au Ministère de l'Agriculture dans lequel trente-trois élèves sont répartis en deux classes : la classe d'accueil qui concerne les niveaux de 4^e et 3^e ainsi que la classe de Brevet d'Etudes Professionnelles Agricoles.

Enseignement général, anglais, cuisine, soin et jardinage : Kerliver perpétue l'objectif de sa création en proposant des matières de base ainsi qu'une formation professionnelle dans le but de préparer au mieux les jeunes filles.

L'école se doit de respecter les programmes scolaires mais Kerliver possède une grande liberté à leur égard.

Exercices de terrain dans les champs et comparaison avec le cadastre, Monsieur Guy Martin, professeur d'enseignement général à Kerliver dès 1970, s'assure que les notions sont assimilées par toutes les élèves, quitte à adapter les leçons et les méthodes de travail.



L'année 1990 signe le transfert de l'enseignement scolaire au lycée agricole de Châteaulin et l'ouverture du Centre de Formation Professionnelle et de Promotion Agricole (CFPPA) à Kerliver. La rentrée de 1992 marque durement l'organisation de Kerliver puisque les postes de professeurs sont mutés vers Le lycée agricole de Châteaulin. L'évolution de l'École en Centre de Formation, laisse la place à des classes professionnelles pour adultes. L'évolution touche l'ensemble du personnel, avec des changements importants, notamment pour le secrétariat qui se voit dans l'obligation de répondre à de nouvelles formations et missions telles que la gestion de nouveaux dossiers et de la documentation concernant les stages tel que le souligne Christine Pérennez, secrétaire du Centre de Formation de Kerliver.

Ces quelques années de transition amènent le CFPPA à laisser derrière lui la mémoire de l'école de laiterie afin de se concentrer sur des formations pour adultes. Néanmoins, l'héritage des Deshaies de Montigny et la vie à l'école de Kerliver s'entrecroisent lors de plusieurs événements, tels que les Journées du Patrimoine, les Festivals des châteaux et manoirs ou encore les Portes Ouvertes du centre.



L'institution offre un exemple frappant de l'évolution de l'instruction féminine dans le milieu rural et éclaire aussi la façon dont celle-ci a été prise en compte par les gouvernements depuis 1880. Aujourd'hui et depuis plusieurs décennies, les femmes affirment leur place dans le domaine de l'agriculture.



Livret réalisé par :

Emma Botty, Olivia Guéguen, Marie Perennou

Master 1 Mention Patrimoine et Musées

Parcours Gestion des patrimoines architecturaux, artistiques et culturels

Aquarelle en filigrame : Viviane Guyomard

UBO
Université de Bretagne Occidentale

I
U
Patrimoine

CMK29
K